

SOCIOLOGIES

Collection dirigée par Raymond Boudon et François Bourricaud
puis par Gérard Bronner

Fondée en 1977 par François Bourricaud et Raymond Boudon, la collection « Sociologies » a durablement marqué le paysage des sciences sociales. Aujourd'hui relancée sous la direction de Gérard Bronner, elle renoue avec cette ambition en accueillant des travaux défendant la vocation scientifique de la sociologie, mais ouverts à la diversité des approches et aux disciplines connexes. Son objectif : éclairer les transformations et les tensions des sociétés contemporaines tout en contribuant au renouvellement de la connaissance sociologique et du débat public.

Georg Simmel

Les problèmes
de la philosophie
de l'histoire

Une étude d'épistémologie

*Introduction et traduction de l'allemand
par Raymond Boudon*



Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Le présent ouvrage est la traduction française de
Georg SIMMEL

*Die Probleme der Geschichtsphilosophie
Eine erkenntnistheoretische Studie*

© Von Duncker et Humblot,
Munich et Leipzig, 1923 (5^e éd.)

ISBN 978-2-13-087874-2

Dépôt légal – 1^{re} édition: 1984, novembre

© Presses Universitaires de France, 1984, et 2026, pour cette édition
5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris

Sommaire

<i>Introduction</i>	9
<i>Préface</i>	71

CHAPITRE 1 LES CONDITIONS INTRINSÈQUES DE LA RECHERCHE EN HISTOIRE

Le caractère psychique de l'histoire	75
Régularités nomologiques et individualité	76
L' <i>a priori</i> psychologique et ses conséquences antithétiques	81
Motivations conscientes et inconscientes	96
L'identité de la personne et l'identité du groupe	102
Le concept de compréhension historique ; la reconstruction par l'historien de la subjectivité de l'acteur	112
L'objectivation des processus psychiques individuels	120
Le réalisme en histoire	132

La transformation de la réalité par les catégories historiques	134
Hypothèses psychologiques et <i>a priori</i> de l'histoire	156
La reproduction intuitive par l'observateur des expériences qu'il n'a pas vécues	165
La compréhension du personnel et du général	171

CHAPITRE 2 DES LOIS DE L'HISTOIRE

Le concept de loi	179
L'application du concept de loi à l'analyse des phénomènes complexes et des phénomènes simples	180
Remarques sur la causalité individuelle	183
La causalité des phénomènes agrégés	190
Le statut problématique des éléments simples	194
L'unité de l'individu	195
Les lois de l'histoire en tant que conjectures	201
L'histoire comme segment du devenir universel; la dissolution du concept d'histoire	211
Signification de l'histoire en tant que science empirique	216
Complexité empirique et unité conceptuelle	226
Le concept de vérité en histoire	229
Les lois de l'histoire et la philosophie	241

Sommaire

CHAPITRE 3 LE SENS DE L'HISTOIRE

L'histoire comme objet de la philosophie	247
L'interprétation métaphysique de l'histoire	252
Mise en forme à partir d'intérêts non cognitifs	256
Compléments sur la notion de valeur en histoire	261
L'intérêt pour le contenu de la réalité historique	271
La notion d'importance historique	275
Le seuil de la conscience historique	278
L'intérêt pour la réalité des phénomènes historiques	282
Notre intérêt pour la connaissance de la nature	290
Métaphysique et empirisme en histoire	293
Un exemple de problème historique général: le progrès historique	297
Le matérialisme historique	306
Scepticisme et idéalisme en matière d'histoire	328

Introduction

Les « Problèmes de la philosophie de l'histoire » de Simmel : une théorie de l'objectivité en histoire et dans les sciences sociales

On peut à l'égard de ces *Problèmes de la philosophie de l'histoire* de Georg Simmel avoir deux attitudes, celle de l'archéologue ou celle du philosophe des sciences. Si l'on choisit la première, on verra dans ce livre un écho des débats sur l'objectivité en histoire ou sur les différences entre sciences de la nature et sciences de l'homme qui prirent une grande place dans les universités allemandes dès le troisième tiers du XIX^e siècle, débats où s'illustrèrent Simmel, mais aussi Rickert, Max Weber ou Ernst Troeltsch. Si l'on choisit cette première attitude, on tentera de situer les *Problèmes* dans leur contexte intellectuel, on s'efforcera de repérer et de comparer les positions des protagonistes, de marquer et de compter les points, mais on hésitera à s'engager dans le débat lui-même. On traitera peut-être le débat comme révolu, les questions qu'il souleva comme résolues ou comme dépassées. Bref, on abordera le livre de Simmel comme le témoin d'un épisode de l'histoire des idées.

Il n'est pas inintéressant – bien au contraire – de considérer le livre de Simmel du point de vue de l'histoire des idées. Et il est même nécessaire de dire un mot à ce sujet puisque ce livre se présente comme une critique de la conception que Ranke se faisait de l'histoire.

Ranke, qui est souvent considéré comme le plus grand historien allemand du XIX^e siècle, est l'auteur d'une œuvre historique monumentale qui comprend notamment ses *Douze livres sur l'histoire de la Prusse*. C'est en 1824 dans son *Zur Geschichte der germanischen und romanischen Völker* qu'il lance la formule célèbre que Simmel rappelle ici pour la critiquer : « On a assigné à l'historien la tâche de *juger* le passé, de former ses contemporains et ainsi de servir l'avenir. Le présent essai ne s'assigne pas des tâches aussi élevées. Il entend seulement montrer ce qui s'est réellement passé (*wie es eigentlich gewesen ist*). » Bref, Ranke veut distinguer clairement entre jugements de fait et jugements de valeur, et aussi évincer la téléologie de l'histoire. Dans sa pratique, il s'astreint effectivement à un effort méthodique de *distanciation*. Il tente de décrire *ce qui s'est passé* à tel moment de l'histoire en oubliant ce qui s'est passé après. Il y a ainsi, chez Ranke, une volonté très nette de rupture avec la manière dont son collègue Hegel, peu de temps auparavant, avait conçu l'histoire ; il a en d'autres termes une conscience précise de la distinction entre ce que Simmel appelle ici l'histoire et la philosophie ou la « métaphysique de l'histoire ». Mais en même temps, le réalisme n'exclut pas l'interprétation, car il s'agit pour l'historien de retrouver les *idées* qui dominent telle époque et tel contexte. On le voit bien dans son histoire de la Prusse : l'analyse est en fait guidée par une question principale – pourquoi la Prusse est-elle devenue, plutôt que telle principauté du Saint-Empire, une puissance comparable à la France ou à l'Angleterre – et par une réponse : ses dirigeants

ont réussi à faire ce que la Suède avait essayé sans succès, créer une puissance protestante continentale. Une bonne partie du récit de Ranke est organisée autour de cette question et de cette réponse. Bref, *l'objectivité* de Ranke, son *réalisme* ne l'ont pas conduit, dans sa pratique, à concevoir l'histoire comme une copie de la réalité.

La méthodologie de Ranke a été explicitée et développée par Wilhelm Dilthey, qui fut son étudiant. Finalement le *wie es eigentlich gewesen ist* de Ranke, en posant le problème de la nature de l'objectivité en histoire, aura fait couler beaucoup d'encre pendant tout le XIX^e siècle. Clairement, l'objectif de Simmel fut de clore une discussion dans laquelle les meilleurs esprits s'étaient engagés, de Hegel et Ranke à Max Weber.

Pour ma part, c'est plutôt la deuxième des attitudes que j'évoquais plus haut que j'adopterai ici. Le livre de Simmel se voulait une étude d'épistémologie : *Eine erkenntnistheoretische Studie*, nous dit le sous-titre. On peut donc légitimement prendre à son égard une attitude d'épistémologue, de philosophe des sciences. Il a développé une théorie de la connaissance historique. A-t-il raison ? A-t-il tort ? Bien entendu, pour qu'il soit pertinent de considérer le livre de ce point de vue plutôt que de celui de l'histoire des idées, il faut encore que les questions qu'il y pose et les réponses qu'il y donne puissent elles-mêmes être considérées comme intéressantes pour nous, à presque un siècle de distance.

Si j'estime possible de prendre cette seconde attitude c'est que je suis persuadé que tel est bien le cas. Je ne veux pas engager ici les historiens eux-mêmes. Mais s'agissant des sciences sociales, de la sociologie, de la science politique, de la démographie, de l'économie, il me paraît que la réflexion de Simmel reste d'une grande utilité et d'une grande pertinence, et que les producteurs comme les

consommateurs de sciences sociales – c'est-à-dire au total beaucoup de gens – peuvent y trouver leur compte. Car si Simmel, à l'exception de quelques passages, traite principalement ici de la connaissance historique, ses remarques s'appliquent aussi bien, comme j'essaierai de le montrer, aux sciences sociales.

Le texte des *Problèmes* a été considérablement augmenté par Simmel de la première à la troisième édition, celle qui a servi de base à la présente traduction. Simmel lui-même a insisté sur l'évolution de sa pensée d'une édition à l'autre. La première édition (1892) est un cahier de notes. Dans la deuxième (1905) les notes se sont cristallisées en une authentique théorie. La troisième (1907) enrichit la deuxième de nombreuses additions. Le sujet de l'évolution de la pensée de Simmel d'une édition à l'autre ayant abondamment été traité depuis longtemps déjà¹, je m'abstiendrai de l'aborder, sinon pour noter que le livre dans sa version finale témoigne des différentes étapes de cette évolution et que cela explique son caractère parfois hésitant, voire contradictoire.

En dépit de l'actualité de ses développements, le texte de Simmel apparaîtra peut-être au lecteur comme archaïque dans son langage en dépit des efforts faits par le traducteur pour alléger l'expression

1. R. Aron, *La philosophie critique de l'histoire. Essai sur une théorie allemande de l'histoire*, Paris, Vrin, 1964 (1^{re} éd. 1938). Raymond Aron avait jugé les *Problèmes* de Simmel un livre suffisamment important pour lui consacrer une cinquantaine de pages dans sa propre étude. Il suivait d'ailleurs Troeltsch qui, dans son *Historismus* (cf. n. 16), discute minutieusement les *Problèmes*. Comme le rappelle J. Freund dans sa préface à Simmel, *Sociologie et Épistémologie* (cf. n. 9), les *Problèmes* avaient suscité plusieurs études en français autour de la première guerre mondiale et notamment l'excellent livre de Mamelet. Le livre de Simmel a été traduit en 1977 en anglais par Guy Oakes qui lui consacre une importante préface, *The problems of the philosophy of history*, New York, The Free Press.

et la moderniser quand il était possible de le faire sans s'écarter de l'obligation de fidélité. Il est vrai qu'il est très marqué par le vocabulaire philosophique en usage dans les milieux néokantiens de la fin du siècle dernier. En outre, Simmel n'a – pas plus que Weber ni d'ailleurs qu'aucun des grands philosophes ou sociologues universitaires allemands – le souci de « bien écrire », pour employer une notion difficilement exprimable en allemand ou en anglais par exemple. Son seul souci est de s'expliquer dans le détail, de la façon la plus complète possible. D'où une lourdeur, des répétitions, des insinances, une abstraction qui risquent d'être perçues comme des obstacles par le lecteur pressé, mais qui n'avaient pas empêché les *Problèmes* d'être un succès si l'on en juge par le nombre d'éditions que le livre a connues : cinq dont deux posthumes (1922, 1923). Ce succès doit être attribué, je crois, au fait qu'on a ici une théorie minutieuse, subtile de la connaissance dans le domaine des sciences humaines, que, sur plusieurs points, cette théorie a sans doute une valeur définitive, et qu'elle ouvre des pistes de recherche passionnantes qui n'ont peut-être pas été suffisamment suivies.

Le point de départ de Simmel est que tout ce qui a un intérêt du point de vue historique est l'expression ou le produit de phénomènes psychiques. Le tunnel du Saint-Gothard est un objet physique. Mais il est le résultat de certaines décisions, lesquelles répondaient à certaines intentions. Expliquer l'existence du tunnel du Saint-Gothard, c'est donc retrouver ces intentions et ces décisions, c'est reconstruire les *contenus de conscience* dont il est le produit. L'histoire, comme Simmel nous le dit dès les toutes premières phrases du livre, a pour objet « les représentations et les sentiments des acteurs historiques ». Et il ajoute : « Les processus observables, qu'ils soient politiques ou sociaux, économiques ou

religieux, juridiques ou techniques, ne nous paraissent intéressants et compréhensibles que parce qu'ils sont les effets et les causes de processus psychiques. » Tous les mots sont importants ici : les processus « externes » (*äussere Vorgänge*), les processus observables sont compréhensibles seulement si on y voit l'effet de processus psychiques. Ainsi, le fait que les rapports de production évoluent d'une certaine manière – c'est un exemple auquel Simmel reviendra plus bas dans son texte – est le résultat des actions des hommes et ces actions sont elles-mêmes le produit de processus psychiques qui se développent chez les acteurs sociaux. Mais d'un autre côté ces processus psychiques dépendent des circonstances dans lesquelles les acteurs se sont trouvés dans le passé et de la situation et de l'environnement dans lesquels ils se trouvent dans le présent. Comme ces circonstances, cette situation et cet environnement sont eux-mêmes des données externes qui s'imposent à l'acteur, ils sont les causes de « mouvements psychiques ». Simmel énonce ici, dans *son* langage, dès les premières phrases, le thème principal du livre, qui sera minutieusement développé et examiné dans ses principes et dans ses conséquences jusqu'à la dernière phrase.

Dans *notre* langage, nous dirions que Simmel propose de considérer l'individualisme méthodologique comme le principe fondamental de l'explication en histoire et dans les sciences sociales (car l'enquête épistémologique de Simmel ne se limite pas, comme on le verra, à l'histoire).

Si on lit attentivement les premières phrases du livre, on voit donc immédiatement que l'« individualisme méthodologique » qui est ici défendu n'implique aucun *atomisme*. En utilisant de nouveau *notre* langage, si les phénomènes sociaux sont toujours le produit d'actions individuelles, les actions s'inscrivent dans un contexte, lequel a une *structure* : les structures ne sont compréhensibles qu'à

partir des actions et les actions ne sont compréhensibles qu'à partir des structures.

Plutôt que de structure, Simmel parle de *forme*, un mot pour lequel les kantien et les néokantien ont toujours eu une prédilection. L'exemple de la politesse qui revient souvent sous la plume de Simmel illustre bien cette relation circulaire entre actions et structures. Supposons que je veuille *expliquer* pourquoi règne dans telle société tel code de politesse, je ne pourrai le faire que si je prête attention à des données macroscopiques. Ainsi, la politesse ne peut être la même dans une société rurale et dans une société urbaine. Mais l'effet de ces différences macroscopiques ne m'apparaîtra que si je perçois pourquoi telles règles font sens pour des *individus* situés dans tel contexte, mais non pour des individus situés dans l'autre type de contexte. Ensuite, ayant compris que tel ensemble de règles est bien adapté à un contexte donné, je pourrai facilement expliquer pourquoi elles tendent à se renforcer, à se stabiliser, constituant une *forme*, une *structure*. De même, Weber expliquera par exemple que le juridisme de la religion romaine provient de ce qu'elle est une religion de paysans et de propriétaires terriens.

Je crois qu'il est impossible de comprendre pleinement la célèbre notion simmélienne de *forme* si on ne voit pas que cette pièce de la théorie simmélienne de l'explication dans les sciences humaines est organiquement liée au postulat de l'individualisme méthodologique. Faute d'apercevoir la liaison, on s'expose à tomber dans une interprétation platonicienne de la notion de *forme* chez Simmel, interprétation que tout dans son œuvre contredit.

Cette relation entre les deux notions permet également de bien saisir la composition du livre. Le premier chapitre traite du moment *microscopique* – comme nous dirions – que doit comporter toute analyse relevant de l'histoire, de l'économie ou de la sociologie à

partir du moment où elle reconnaît le principe que j'appelle ici de l'*individualisme méthodologique*: comment reconstituer de façon valide, scientifiquement contrôlable des états de conscience, des contenus de conscience par définition inobservables et pourtant indispensables à l'explication de l'observable ?

Les chapitres 2 et 3 traitent des moments *macroscopiques* de l'analyse historique, économique ou sociologique. Le deuxième chapitre aborde plus particulièrement une question qui découle logiquement du postulat de l'*individualisme méthodologique*: à partir du moment où les *structures* (j'emploie ici *notre* langage moderne) sont le produit de l'action des hommes, peut-on s'attendre à ce qu'elles obéissent comme le veulent beaucoup de sociologues ou de philosophes à des *lois* ? Existe-t-il dans le règne social l'équivalent des lois de Kepler ? Que valent les lois évolutives, cycliques, les régularités structurelles qu'on prétend découvrir lorsqu'on analyse les sociétés ? La réponse de Simmel est dépourvue d'équivoque : il n'y a pas de *lois de l'histoire* ayant une objectivité analogue à celle des lois de Kepler. Il y a contradiction entre le principe de l'individualisme méthodologique et la vision *naturaliste* du changement qu'adoptent nécessairement ceux qui croient à l'existence de lois de la vie sociale.

Le troisième chapitre traite de la question de l'objectivité dans les sciences sociales. Le fait qu'il n'y ait pas de lois de Kepler dans le domaine de l'historique et du social n'implique pas que les sciences sociales n'aient pas accès à l'objectivité. *Conceptuellement*, on peut au contraire parfaitement distinguer dans ce domaine une activité de type scientifique et une activité de type métaphysique. Ainsi, la recherche des régularités structurelles est une activité métaphysique. Certes il est difficile d'éliminer toute métaphysique dans la *pratique* des sciences sociales et de l'histoire. Mais il importe d'être conscient de la distinction.

Avant d'analyser la théorie de Simmel, revenons un instant à la notion de l'« individualisme méthodologique » : analyser un phénomène historique quelconque, c'est le ramener aux actions élémentaires dont il est le résultat. En conséquence, c'est être capable de retrouver les motivations ou les états de conscience responsables de ces actions. Utilisant un langage moderne, tout phénomène social ou historique doit être interprété comme un effet de composition ou d'agrégation produit par la combinaison d'actions élémentaires. C'est du moins l'objectif que l'historien ou le sociologue doivent viser à partir du moment où ils cherchent à se plier au même idéal que les sciences de la nature qui est, selon Simmel, de rechercher les causes ultimes des phénomènes.

Bien entendu, l'expression même d'« individualisme méthodologique » ne se trouve pas explicitement chez Simmel. En général, on considère cette expression comme appartenant à la tradition anglo-saxonne. Certains, croyant que les concepts ont un passeport, y voient carrément un « concept anglo-saxon ». Il faut toutefois noter tout d'abord que, si cette expression est beaucoup plus couramment employée par les philosophes des sciences sociales anglais ou américains que français par exemple, elle s'est imposée dans le monde anglo-saxon sous l'influence d'Anglo-Saxons aussi typiques que Joseph Schumpeter, Friedrich von Hayek et Karl Raimund Popper. En second lieu, Hayek et Popper n'ont fait que donner une étiquette officielle à une idée à laquelle ils ont été exposés dans leur jeunesse, qui était très largement représentée dans les sciences sociales austro-allemandes dès la fin du XIX^e siècle et à laquelle souscrivent aussi bien Simmel que Max Weber.

Que la notion soit présente chez Simmel, le présent livre le démontre abondamment, comme l'œuvre entière de Simmel. Des économistes ont souligné naguère l'influence de Carl Menger et du

marginalisme autrichien sur les analyses de *Philosophie de l'argent* (*Philosophie des Geldes*)¹. Et dans les *Problèmes*, Simmel insiste sur le fait que les *formes* prises par la politesse, le droit ou la science par exemple sont et doivent être conçues comme des effets résultant d'une multitude d'actions et d'états de conscience plus ou moins anonymes, à la manière dont les prix résultent du comportement des producteurs et des consommateurs individuels.

Quant à Weber, les premières pages d'*Économie et Société* (*Wirtschaft und Gesellschaft*), comme ses écrits méthodologiques témoignent de l'importance qu'il accordait au postulat qu'on désigna ensuite par cette expression². Et l'on sait qu'à la fin de sa vie il déclarait à R. Liefmann, un économiste marginaliste, que, comme l'économie, la sociologie se devait d'être « strictement individualiste quant à la méthode » (« *Sociologie auch muss in der Methode strikt individualistisch betrieben werden* »)³. Bref, l'idée que l'individualisme méthodologique représente un postulat fondamental des sciences sociales est très explicitement marquée chez Simmel, comme elle l'est chez Weber. Le second éprouve d'ailleurs le besoin de témoigner de son accord avec Simmel dès la première page d'*Économie et Société*, et, dès cette première page, il mentionne avec respect les *Problème der Geschichtsphilosophie*. Cette référence démontre en tout cas que Weber avait bien vu que le livre de Simmel, sous couleur de traiter de philosophie de l'histoire, était en fait un traité fondamental de philosophie des sciences sociales.

1. D. Laidler, N. Rowe, L'apport de Georg Simmel à la théorie moderne de la monnaie, *Problèmes économiques*, 11 mars 1981, n° 1714, 19-24.

2. J. Watkins, Ideal types and historical explanation, in H. Feigl et M. Brodbeck, *Readings in the philosophy of science*, New York, Appleton, 1953, p. 723-743.

3. Lettre à R. Liefmann (1920). Cité par J. E. T. Elridge (red.), *Max Weber: the interpretation of social reality*, Londres, M. Joseph, 1970.

Le principe qui fut ensuite désigné par l'expression d'individualisme méthodologique, Simmel ne l'avait d'ailleurs pas trouvé seulement chez Carl Menger. Il a bien vu aussi qu'il était central chez Marx. Je reviendrai plus bas sur les développements attentifs, où la critique et le blâme se mélangent au compliment, que Simmel consacre à Marx. Mais on peut dès maintenant noter qu'il attribuait à Marx un mérite, celui d'avoir compris l'importance de la méthodologie individualiste en histoire. C'est l'individualisme de Marx, à côté de son matérialisme, qui lui aurait, selon Simmel, assuré une place éminente dans l'histoire de l'histoire et dans l'histoire des sciences sociales.

L'idée résumée par l'expression d'« individualisme méthodologique » est aussi fondamentale qu'elle est fréquemment mal comprise. De façon curieuse, on lui adresse souvent deux objections contradictoires. D'un côté, on veut qu'elle soit d'une si grande banalité qu'elle ne mérite guère discussion ; de l'autre, on veut qu'elle implique une « réduction » de l'histoire et des autres sciences sociales à la psychologie et qu'elle comporte un risque mortel de « psychologisme » et d'« atomisme ».

Je crois que Simmel règle ici par avance leur compte à ces deux objections et que, s'il avait été davantage lu, bien des débats auraient pu être évités : si on ne voit pas que tout phénomène social ou historique aussi complexe et massif soit-il ne peut être autre chose que le résultat d'une combinaison d'actions et par conséquent d'états de conscience, on s'expose à donner une réalité à ce qui n'est que vue de l'esprit, à prêter une efficience causale à des « forces » qui n'existent que dans la tête de l'observateur. Où est donc le risque de psychologisme ? « Si l'histoire n'est pas un simple spectacle de marionnettes, elle ne peut être que l'histoire de processus mentaux » : le vrai risque est au contraire de faire de l'histoire un spectacle de marionnettes,

c'est-à-dire de croire qu'il existe des structures, des lois ou des *programmes* qui régleraient les actions des hommes. Et où est le risque d'atomisme ? Il n'est en aucune façon indispensable de supposer que les individus sont suspendus dans une sorte de vide social, ni inévitable d'ignorer qu'ils sont les uns par rapport aux autres dans des relations d'interaction et d'interdépendance. Au contraire c'est seulement si l'on voit que les individus sont plongés dans un environnement structuré qu'on peut comprendre et interpréter leurs actions.

Enfin, il faut souligner que les *individus* dont il est question ici ne sont pas nécessairement des personnes. Le sociologue ou l'historien peuvent aussi attribuer une individualité au sens méthodologique (*Individualität im methodischen Sinne*, dit Simmel), par exemple au groupe familial ou à un groupe d'individus placés dans une situation semblable.

Pour fixer les idées d'entrée de jeu et faciliter la lecture du texte, on peut résumer la théorie de Simmel par les propositions suivantes, qu'on énoncera dans un langage « moderne » qui n'est pas le sien. Ensuite, on s'attachera à préciser quelques points fondamentaux de cette théorie.

Première proposition : tout phénomène historique (ou social) est le résultat de comportements, d'actions, de motivations et d'états de conscience individuels. En conséquence, expliquer un phénomène social quelconque c'est retrouver les actions et états de conscience dont, en dernière analyse, ils sont toujours le produit. Il faut d'ailleurs prêter attention au fait que, dans ce cas, on donne à la notion d'*explication* un sens identique à celui que, selon Simmel, elle revêt couramment dans les sciences de la nature : explication = détermination des causes *réelles*. Cela n'est pas pour surprendre,

Simmel adopte sur la notion de cause la position classiquement représentée par Kant ou par Whewell plutôt que celle de Comte.

Deuxième proposition : le principe de l'individualisme méthodologique est applicable *dans certaines conditions* : c'est la grandeur d'un Marx (Simmel parle effectivement à plusieurs reprises de *Grösse* – de grandeur – à propos du matérialisme historique) de l'avoir compris ; c'est la raison du succès de l'économie ; et, pourrait-on ajouter, c'est aussi la grandeur de Weber et de Simmel lui-même que d'avoir compris que ce qui est vrai de l'économie pouvait l'être aussi des autres sciences sociales.

Mais cette deuxième proposition comporte une contrepartie : à savoir que le principe de l'individualisme méthodologique *n'est pas* toujours applicable. Plus, il n'est pas toujours pertinent. Ainsi, un problème épistémologique important se pose : dans quelles conditions le principe de l'individualisme méthodologique est-il pertinent et applicable ? Sous quelles conditions ne l'est-il pas ?

Troisième proposition : lorsque ce principe n'est pas pertinent ou qu'il n'est pas applicable, l'explication historique (sociologique ou économique) ne peut par définition être assimilée à la recherche des causes réelles. Il faut donc qu'elle poursuive d'autres objectifs et qu'elle prenne d'autres formes. Ainsi, une analyse de corrélation faisant apparaître une liaison entre le taux de suicide et telle variable peut être intéressante ; elle est certainement une « explication » d'un autre type que celle qui consisterait à retrouver les motivations individuelles responsables du taux global de suicide. De même, lorsqu'on identifie des périodes historiques, qu'on décrit des lignes évolutives, qu'on discerne des tendances dans le cours de l'histoire, qu'on oppose des types de groupes ou de groupements, on peut contribuer à rendre les phénomènes historiques ou sociaux plus intelligibles. Mais, dans ce cas, l'analyse ne consiste évidemment pas à ramener

les phénomènes en question à leurs causes individuelles, qui seules peuvent être réelles. Simmel ne le dit pas sous cette forme, mais ce qu'il propose ici, c'est au fond de distinguer soigneusement entre *explication* et *interprétation*.

En bref, si l'analyse historique (sociologique, etc.) *peut* consister à ramener un phénomène à ses causes réelles, elle peut prendre aussi d'autres formes. La question est alors de savoir comment déterminer, dans l'un et l'autre cas, la validité de l'analyse. Si l'historien ou le sociologue se proposent d'analyser un phénomène en recherchant les causes réelles, ils poursuivent un objectif analogue à celui de toute science et la validité de l'analyse se définit par les mêmes critères qu'en biologie par exemple: il s'agit dans ce cas d'aboutir à une théorie qui fasse tenir ensemble toutes les données dont on dispose. Bien sûr, l'historien est alors confronté au problème de la *compréhension*: les motivations, les états de conscience sont invisibles et il lui faut les reconstituer à partir des données visibles. Ce problème de la compréhension est fondamental, et Simmel lui consacre la majeure partie de son premier chapitre. Mais le fait que les motivations soient invisibles ne rend pas le travail de l'historien (du sociologue) différent de celui du biologiste: le premier peut, comme le second, se donner l'objectif d'expliquer un phénomène en le ramenant à ses causes réelles; comme le second, il peut alors vérifier que telle théorie est, plus que telle autre, compatible avec les données dont il dispose.

Mais l'historien peut aussi se donner d'autres objectifs. Dans ce cas, les critères de la validité ne sont plus des critères d'adéquation avec des données externes, mais des critères de cohérence interne.

Il y a donc des types distincts d'explication en histoire (dans les sciences sociales) et bien des confusions résultent de ce qu'on manque de faire la distinction, de ce qu'on prend un type pour un

autre, ou de ce que l'on prétend assurer à l'un des types une situation de monopole. Et s'il est intéressant d'analyser ces confusions *philosophiques* et *épistémologiques*, c'est qu'elles ne sont pas sans conséquence *historique* et *politique*. Ce n'est pas un hasard si le livre de Simmel se termine sur une analyse des relations entre le socialisme et le matérialisme historique.

Ainsi, pour certains types de phénomènes, l'historien peut se donner pour objectif de rechercher leurs causes réelles, de déterminer les états de conscience individuels qui en sont responsables.

Dans quels cas ce projet est-il pertinent et applicable ? Pour employer le langage néokantien de Simmel, dans quels cas la connaissance peut-elle obéir à ce type de *catégorie* ? La réponse de Simmel est simple : il faut que le phénomène qu'on cherche à expliquer traduise des réactions individuelles simples. Supposons par exemple qu'un changement institutionnel survienne, que les individus soient alors confrontés au choix entre A et B, et que l'intérêt de chacun soit évidemment de choisir A : chacun – ou presque – choisira A et il en résultera un effet agrégé.

Les *Problèmes* sont écrits dans un langage très abstrait et les exemples y sont rares. Visiblement, Simmel a voulu suivre ici le style d'exposition de son maître en philosophie, Immanuel Kant. Mais d'autres livres de Simmel, notamment *Philosophie de l'argent*, abondent en exemples où tel changement historique majeur est interprété comme un effet d'agrégation de ce type. Ainsi, lorsqu'il décrit les effets de réaction en chaîne qui se développent à partir du moment où les paysans du Moyen Âge ont la latitude de s'acquitter de la rente foncière en argent : dès lors que ce changement institutionnel prend effet, la situation du paysan est modifiée ; il *peut* cultiver ce qu'il veut. Que va-t-il faire ? Tenter d'utiliser sa terre

de manière à assurer la subsistance de sa famille, à payer son propriétaire et, si possible, à dégager un surplus. D'autant que les villes s'accroissent et que la demande des citadins en denrées agricoles augmente. Après coup, on constatera qu'un changement institutionnel apparemment mineur a provoqué par agrégation un changement macroscopique d'amplitude considérable : passage d'une économie agraire de subsistance à une économie d'échange, passage d'une *forme* de production à une autre. Réciproquement, ce changement de *forme* traduit un effet d'agrégation, lequel se développe parce que le changement institutionnel en question modifie la situation des individus de manière telle, crée un champ d'options de structure telle que leurs motivations, leurs choix et leurs comportements peuvent être aisément reconstruits et, en tout cas, compris.

Dans cet exemple, le sociologue procède comme le biologiste ou le physicien : le phénomène à expliquer – en l'occurrence la transformation du système de production – est ramené à ses causes réelles ; l'explication est complète, et il n'y a rien à rajouter à partir du moment où l'on accepte de considérer le changement institutionnel initial comme une *donnée*. Bien sûr, on peut comprendre que les paysans aient exercé une pression en vue d'obtenir le paiement de la rente en numéraire : dans la mesure où la demande de denrées agricoles en provenance de la ville augmentait, certains paysans ont bien vu l'intérêt qu'ils avaient à pouvoir utiliser la terre qui était à leur disposition comme ils l'entendaient. Et certains, en raison de leur situation, de leurs ressources, parce qu'ils percevaient mieux la demande des citadins, etc., ont sans doute plus clairement perçu l'avantage du changement. De même, les seigneurs ont bien vu, quoique certains l'aient vu plus clairement que d'autres, les dangers que représentait pour eux un tel changement dans le mode de règlement de la rente foncière. C'est pourquoi le changement ne s'est